SILENCE, ON MEURT ! OU SI LA PULSION POUVAIT PARLER

Auteur : Pascal Garrioux

Date de parution : 13 novembre 2026

Article disponible en ligne à l'adresse :
https://www.tupeuxsavoir.fr/silence-on-meurt-ou-si-la-pulsion-pouvait-parler/

Référence :
Pascal Garrioux, Silence, on meurt ! Ou si la pulsion pouvait parler, in *Revue Tupeuxsavoir* [en ligne], publié le 13 novembre 2026. Consulté le 13 novembre 2026 sur
https://www.tupeuxsavoir.fr/silence-on-meurt-ou-si-la-pulsion-pouvait-parler/

Distribution électronique pour tupeuxsavoir.fr. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur , de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Silence, on meurt ! Ou si la pulsion pouvait parler

par **Séverine Dodier Cossec**

Au commencement il y eut un vacarme. La claque des canons, le sifflement des fusils, le tremblement des mitraillettes et le ramdam des bombardements : le grand tapage de la vie ! La guerre, la Première, la Grande, fosse tonitruante du grand orchestre de la vie ! Sonnez clairons, ouvrez le feu !

Et puis après, plus rien. Le silence. Non pas qu'il n'y eut plus rien à en dire, mais plus de mots pour m'y loger, ou plus suffisamment. C'est à cet instant précis que je suis morte ; pas avant ; pas au moment de la guerre ou des attentats. A ce moment-là au contraire, j'étais à mon paroxysme. On me sollicitait pour survivre face à l'ennemi. Je ne m'étais jamais sentie aussi vivante. Il fallait le défendre ce corps organique dans la fosse de la salle de concert, au Bataclan, face aux kalachnikovs comme il fallait le défendre ce corps social dans les tranchées face aux grenades. Ce corps social au nom duquel on appelait l'être civilisé à se battre : aux armes, citoyen ! Réarmée et excitée, j'ai contribué à le sauver, à maintenir le cadre de ses institutions menacé par l'étranger désigné, qui pareillement défendait le sien.

Mais une fois le front déserté ou la fosse vidée, une fois qu'a disparu ce qui a été, si les mots ne sont pas là pour le dire c'est là que je meurs. Je meurs dans cet effroi qui réduit au silence. Je suis cette morte dans le complet silence où les mots se sont volatilisés. Lorsqu'à bout de vie, ce soldat sur le champ de bataille, au lieu d'en appeler à Dieu -avec qui il aurait sans doute eu plus de chance de retour-, a appelé sa mère, que son cri s'est perdu dans l'écho du néant et les trous des obus, je l'ai aidé à s'apaiser : il s'est tiré une balle dans la tête. Mon aide fut efficace et rapide.

Ce n'est pas toujours le cas. Parfois, lorsque je ne suis qu'à moitié tue, je reviens en claudiquant, cherchant un endroit où me dire plus amplement. J'essaye, j'essaye et j'essaye encore de me dire toute, mais ce n'est jamais ça. Et même si la langue n'est jamais assez pour me contenir entièrement, c'est tout de même déjà pas si mal. Car ma vie est dans les mots comme ma mort dans le silence. Dans ces mots qui partent au combat, qui osent, et qui savent déjà qu'ils ne suffiront pas. Parce qu'ils ne sont jamais assez nombreux, assez précis, assez exacts. Qu'à cela ne

tienne ! Et ça ne tient qu'à cela : dire, pour faire l'expérience de la coupure et du manque, pour se soutenir face au vide et à la mort. Ce qui est dit est circonscrit, ce qui est dit est circoncis, ce qui est dit *ex-siste*, et ça, c'est quelque chose. Ni Tout ni Rien. Un pas grand chose, un presque rien.

Je l'avais déjà connu ce silence après les bruits. Ce silence de mort. On avait entendu une dispute, des claquements de porte, des insultes mais aussi des « pas grand chose », des « presque rien » de la vie, des bruits de bouche. Et puis après, plus rien. De ce rien qui ne manque pas. Un rien qui aspire et emporte tout, tel un trou noir. Alors j'étais morte. Sans mots qui fassent sens, bouclent la chose, l'encerclent même en partie seulement, et limitent par leur coupure l'attractivité de ce trou béant. J'ai voulu aider à rendre plus supportable l'absence de manque. On a donc cessé de s'alimenter, ou plus exactement On a mangé Rien jusqu'à ce qu' On soit absorbé. Cette fois-là, ce fut plus long mais efficace tout de même.

A bien y penser, je suis morte pour la première fois dès que mon tout premier cri a cessé. Ce cri de la vie qui se dit a rencontré souvent un autre dans les mots duquel il fut accueilli. Souvent, mais pas tout le temps, pas systématiquement, pas tout de suite, pas maintenant, pas toujours. Parfois il y avait le silence, la rencontre avec le réel du vide. On restait pétrifié, sans voix. On doutait. Existait-On vraiment dans ce silence ? De n'être pas dit, existait-On vraiment ?

Face à ce silence On rejouait la scène. Fort. On mangeait la tablette de chocolat toute entière. Da. On se jurait de ne pas recommencer. Fort. On recommençait. Da. On se jurait. Fort. On buvait un verre, puis deux, puis trop. Da. On se jurait de ne pas recommencer. Fort. On recommençait. Da. On se jurait. On engageait sa parole là où On n'avait pas pu habiter un dire. Et On était rassuré par cette répétition qui venait assurer qu'hier avait été, identique à aujourd'hui, et que demain serait, de la même manière. Faute d'avoir trouvé dans l'Autre une assurance-vie, On la créait par la répétition. Bien sûr On trouvait cette alternative un peu encombrante, mais mieux valait le même que le rien. C'était la seule proposition que je pouvais faire qui fût un peu moins radicale qu'une balle dans la tête.

Si j'aide à soulager la vie parfois jusqu'à la mort, c'est que je suis la fille de l'union contre-nature d'Eros et Thanatos. A ceux qui s'imaginent que je suis « de vie » et que j'aurais une sœur jumelle qui serait « de mort » comme à ceux qui m'envisagent « de vie » jusqu'au point ultime où je deviendrais « de mort », je dirais que je suis cette morte-vivante, une morte qui s'anime au royaume des vivants. Vivante dans l'agitation et le fracas. Morte dans le silence. Vivante dans la

cisaille des mots. Morte dans l’illimité du non-dit. Vivante dans ce qu’ On s’entend vraiment dire. Morte dans ce qui se tait.

A cet instant quand On vous parle, je suis bien morte-vivante.

Morte, si On pense à l’illimité du savoir en jeu dans le sujet abordé, c’est-à-dire moi, la pulsion, dans mon bruit et ma fureur. Si On se contente de penser cet absolu, qu’On refuse de ne pouvoir en dire que sa part, On se tait et je meurs. Car tenter de gaver le trou avec Tout ou Rien, c’est du pareil au même, c’est tenter de ne pas tenir compte de la division du sujet.

Vivante, si On accepte de prendre le risque d’user de la langue, dans ce qu’elle a de castrant, de coupant, de divisant. Si On pense au simple désir de faire vivre la psychanalyse et d’en dire quelque chose en s’y mettant et en y mettant du sien, le discours sera toujours bancal et manquant. Les mots pourront être attaqués, déformés, moqués, ignorés, les hypothèses invalidées, mais je vivrai.